



FOIRE AUX QUESTIONS :

« *Suis-je manipulé par un Dieu tout puissant ?* » 2^{ème} partie de la réponse

LA PROVIDENCE : UNE VÉRITÉ VÉCUE PAR TOUS LES SAINTS

L'admirable sérénité des saints face aux événements du monde s'explique par leur foi imperturbable en la Providence infailible du Père. Prenant à la lettre l'enseignement de la Bible, ils accueillent tous les aléas de leur existence – y compris leurs épreuves ! – comme de véritables cadeaux du Ciel. Comme Sainte Jeanne d'Arc ils disent qu'il faut prendre « tout en gré » et, avec Sainte Thérèse de Lisieux, ils proclament que « tout est grâce » !

Saint Jean de la Croix exhortait les carmélites et les carmes de la réforme thérésienne à voir la main de Dieu dans les frottements inévitables que comporte nécessairement toute vie en communauté. « La première précaution est de vous persuader que vous n'êtes point entré au monastère pour une autre fin que pour être travaillé et exercé par tous les autres. C'est pourquoi, afin d'éviter les imperfections et les inquiétudes qui vous pourraient arriver touchant l'humeur et la manière de vivre des religieux et afin de tirer du profit de toutes sortes d'événements, il vous faut penser que tous ceux qui sont au monastère sont autant d'êtres dont l'office est de vous exercer, comme en effet ils le sont. Car les uns doivent vous travailler par leurs paroles, d'autres par leurs œuvres, et d'autres par des pensées contre vous. En tout cela vous devez être soumis, comme l'image l'est au sculpteur, au peintre et au doreur. Que si vous n'observez pas ceci fidèlement, vous ne pourrez dompter votre propre sensualité, ni vos ressentiments, ni vivre dans le couvent avec les religieux comme il est convenable, ni acquérir la sainte paix, ni enfin éviter une infinité d'inconvénients et de maux. »

Le saint vécut lui-même les conseils qu'il donnait à ses frères. Des religieux qui l'avaient enlevé d'Avila et tenu enfermé durant neuf mois à Tolède dans une horrible geôle, « il parlait comme de grands bienfaiteurs ». Plus tard, au chapitre général de Madrid, on le priva de toute charge dans l'Ordre qu'il avait lui-même réformé et on l'envoya en pénitence dans la solitude de la Penuela. Il écrit alors à mère Marie de l'Incarnation, qui était alors prieure à Ségovie : « Ce ne sont pas les hommes qui font ces choses, mais bien Dieu qui sait ce qui nous convient et dispose tout pour notre bien. Ne pensez pas autrement sinon que Dieu dispose tout. Et là où il n'y a pas d'amour, mettez de l'amour et vous recueillerez de l'amour... » Il est vrai que saint Jean de la Croix avait deviné le sort que ses frères lui réserveraient, puisqu'il avait répondu à la prieure de Ségovie qui lui prédisait – bien à tort ! – son élection : « On me jettera dans un coin, comme une vieille guenille, un vieux chiffon de cuisine ! »

Saint Vincent de Paul avait reçu de l'un de ses bienfaiteurs, moyennant le versement d'une rente viagère, une ferme située à Orsigny, près de Saclay, et il y avait aussitôt entrepris des travaux importants pour pouvoir y installer des membres de sa toute nouvelle congrégation, les prêtres de la Mission. Et voici que, bien des années plus tard, en 1658, pour une raison qu'on ignore aujourd'hui, le tribunal prononce un arrêt qui déclare illégale la donation. L'arrêt ne prévoit même pas le remboursement des frais occasionnés par la remise en état des bâtiments. « Dieu soit béni ! », s'écria M. Vincent lorsque le frère du Courneau, son secrétaire, lui annonça le verdict du tribunal. Un cri qu'il répéta cinq ou six fois, avec une ferveur croissante. Restait à annoncer la nouvelle à ses proches collaborateurs. Il le fit dans une admirable conférence spirituelle où il les exhorta à adorer amoureusement dans cette épreuve la volonté tout aimante du Seigneur : « Puisque notre Seigneur dit en l'Apocalypse : 'Moi, tous ceux que j'aime, je les reprends et je les corrige', ne faut-il pas que nous aimions les châtements comme des marques de son amour ? Ce n'est pas encore assez de les aimer ; il faut s'en réjouir ». En bon psychologue, Monsieur Vincent devine la répulsion de ses auditeurs : « Mais comment peut-on se réjouir des souffrances, vu que naturellement elles déplaisent, et qu'on les fuit ? C'est à la manière qu'on se plaît dans les remèdes. On sait bien que les médecines sont amères, et que les plus douces font bondir le cœur, même avant qu'on les prenne. On ne laisse pas néanmoins de les avaler gaiement. Et pourquoi ? Parce qu'on aime la santé, laquelle on espère de

conserver ou de recouvrer par des purgations. Ainsi les afflictions, qui d'elles-mêmes sont désagréables, contribuent néanmoins au bon état d'une âme et d'une Compagnie ; c'est par elles que Dieu la purifie, comme l'or par le feu. »

C'est le même abandon filial en la Providence qui animait Saint Maximilien Kolbe. Tous les efforts qu'il déployait pour faire connaître et aimer la Vierge Marie par la presse et la radio lui semblaient bien peu de chose par rapport aux progrès spirituels de ses frères et notamment à la confiance en Marie qu'il voulait voir se développer dans leur cœur. « Les nouvelles constructions ne sont pas en elles-mêmes un signe de progrès. Même si nous recevons des machines toutes nouvelles et perfectionnées, ce ne sera pas cela le véritable progrès. Même si le *Chevalier* multipliait ses tirages par deux ou trois, cela ne prouverait pas non plus que Niepokalanów est en progrès, parce que tout ce qui est extérieur est trop souvent trompeur. »

Alors, en quoi consiste le progrès de Niepokalanów ? De quoi dépendra-t-il ? « Niepokalanów, ce n'est pas seulement le travail dans la clôture ou au dehors, mais ce sont avant tout nos âmes. Tout le reste, même la science, sont des choses extérieures. Le véritable progrès de Niepokalanów se trouve dans la sanctification de nos âmes. Chaque fois que nos âmes s'établiront dans une plus grande conformité à la volonté de l'Immaculée, nous ferons un pas en avant dans le développement de Niepokalanów. C'est pourquoi, même s'il advenait que toute activité doive cesser, même si tous les membres de la Milice de l'Immaculée nous abandonnaient, si nous-mêmes nous étions dispersés comme les feuilles en automne, mais que dans nos âmes l'idéal de la Milice de l'Immaculée s'enracine davantage, alors nous pourrions dire de façon audacieuse que c'est le moment du plus grand développement de Niepokalanów. » « Même si notre activité cessait dans la Cité de Marie, ajoutait-il, en prévision de la deuxième guerre mondiale dont il sentait l'imminence, même si nous étions dispersés aux quatre vents, il y aurait progrès, si cette épreuve entraînait une plus profonde adhésion à la volonté de Dieu. La guerre venue, notre communauté sera dispersée. Nous ne devons pas nous en attrister. Mais nous devons plutôt nous conformer entièrement à la volonté de l'Immaculée. Si nous agissons ainsi, la dispersion, loin de nous nuire, accroîtra notre sainteté ».

Mais c'est incontestablement Saint Joseph-Benoît Cottolengo qui a vécu de la façon la plus étonnante le total abandon à la Providence du Seigneur. Il a pris à la lettre le mot de Jésus : « Ne vous inquiétez pas du lendemain... Cherchez d'abord le Royaume de Dieu » (Mt 6, 33-34). Ayant fondé non loin de Turin la « Piccola Casa », un ensemble de bâtiments capables d'accueillir les miséreux, les enfants abandonnés et les malades mentaux, il confia à la Providence le soin de donner le « pain quotidien » aux quelques quinze mille personnes que regroupait son œuvre. Sa confiance était telle qu'il ne voulait conserver aucune réserve pour le lendemain. « La Providence nous envoie de l'argent pour que nous le dépensions et non pour que nous le gardions inerte ; s'il s'agissait de le garder... Elle le ferait beaucoup mieux que nous. ! » - « Ne gardons jamais les pièces de monnaie d'un jour sur l'autre ; elles seraient capables de se disputer dans la bourse ! » Et Dieu récompensait régulièrement son incroyable audace. Un jour, plus de pain pour nourrir tous ses pauvres. Cottolengo reste prosterné en prière durant toute la matinée devant une statue de la Sainte Vierge. A midi se présente un monsieur, qu'on ne revit jamais, et qui, sans mot dire, remet à la porterie une grosse somme d'argent en écus... et Joseph-Benoît de s'écrier : « La Madone ! La Madone ! » Une autre fois, manque de nourriture, Cottolengo envoie la sœur cuisinière allumer une lampe devant son petit autel à Marie. Une demi-heure après, sur l'ordre d'une personne anonyme, arrivent quinze sacs d'excellent riz ! Et quand le bienfaiteur était un personnage de marque, Cottolengo ne se départissait pas de sa simplicité : le Roi Charles-Albert lui ayant remis une grosse somme d'argent, Joseph-Benoît lui sauta au cou en l'embrassant, et criant dans le palais : « Deo Gratias, Divine Providence ! Sire, voilà qui est fort de mon goût, il faudra recommencer ! » Quand l'avenir lui paraissait plus menaçant, Joseph-Benoît entreprenait d'agrandir son œuvre, car ainsi la Providence serait « obligée » de lui venir en aide. Il était pourtant assailli par les réclamations de ses créanciers, mais « le Bon Chanoine », comme on l'appelait, finissait toujours par recevoir l'argent nécessaire au remboursement de ses dettes. Il faisait tellement confiance à Dieu que sa prière consistait surtout à lui dire « Merci » ! Il avait d'ailleurs installé plusieurs communautés religieuses contemplatives au cœur de son œuvre. « Dans Piccola Casa, disait-il, on ne doit jamais prier pour le pain matériel. Le Seigneur nous a enseigné à chercher, avant toute chose, le Royaume de Dieu et sa justice, en nous disant que tout le reste nous serait donné

par surcroît... Nous devons prier de cette manière là. – Si nous conservons le pain et l'argent pour demain, pour le mois prochain ou pour l'année prochaine, disait-il encore, si nous raisonnons en termes de prévoyance humaine, nous portons offense à la Divine Providence qui est la même aujourd'hui, demain et toujours.»

Père Pierre Descouvemont